

## POUR UNE CRITIQUE DU QUÉBEC ACTUEL

Par André Désilets

Lire Carl Bergeron c'est découvrir un auteur qui, tôt ou tard, rejoindra la liste noire des écrivains dits réactionnaires, mais, ô combien, lucides et perspicaces. De plus, Carl Bergeron a du style...et du souffle. Et Maurice G. Dantec, un autre écrivain infréquentable, dira-t-on, — « mais que personne, si je reprends les termes de Joseph Veibret, ne pourra (...) empêcher d'être indispensable » — aurait pu facilement parler de lui dans son *American Black Box* (Albin Michel, 2007), ce livre dont la logique s'assimile à « la cinétique infernale d'une déflagration ».

Aussi *L'Etat québécois et le carnaval de la décadence* de Bergeron (Editions de L'Intelligence conséquente, 2008) aura-t-il l'effet d'une bombe dans un Québec qui tente toujours « de recycler toute la fantasmagorie socialiste et marxiste à travers la moulinette progressiste post-moderne ». A ce chapitre, Carl Bergeron n'hésite pas à brosser un tableau d'exemples particulièrement révélateurs de notre situation tout en citant plusieurs noms connus parmi ces « toréadors de la vertu » (Nietzsche) dont le Québec aurait très bien pu se passer.

Certes, Carl Bergeron n'a aucun goût pour la langue de bois. Il ne cherche nullement à plaire ou à rassurer le lecteur. Au contraire, écrit-il, « tout le bataclan festif et agri-co-urbain que je me suis appliqué à décrire dans (mon) livre sollicite les penchants les plus mauvais de l'homme et lui offre sur un plateau de verre le cocktail le plus faustien qui soit : le mojitos du néant, le sushi bar du vide, le dessert de la porno web. La mort enfin! Sous couvert de vie et de festivals! L'imposture consommée! (...) En échange de quoi? En échange d'un renoncement absolu à l'humanité et à ses contradictions insolubles. En échange d'un désaveu des interdits structurants de la civilisation ».

Voilà, dira notre auteur, ce que l'homme moderne accepte, ce que le Québécois politisé approuve. Dans tous les domaines d'activité, l'approche 3-R s'applique : « Je me Régale, je me Remue et je Rigole », répète-t-on sans cesse dans les milieux gauchisants, notamment dans les médias, là où prolifèrent la plupart des esprits prétendument éclairés de notre temps. Et gare à ceux qui refusent de s'y soumettre. Ils s'exposent aux pires « poursuites », y compris le « harcèlement médiatique » et le « terrorisme intellectuel si coutumier des militants formés au moule totalitaire ».

Au fond, Carl Bergeron devine que l'aboutissement nécessaire de la « Cité des Coucous » est le Camp...ou le Palais, c'est selon. Et dans cette optique, « Las Vegas, la capitale du faux, du clinquant et du kitsch, de la prostitution glauque et de l'Amérique déspiritualisée (...) » s'avère être le passage obligé de tout épanouissement. Autrement dit, c'est l'idéal actualisé. Pour s'en rendre compte, observe notre auteur, il suffit d'écouter les Guy Laliberté et autres vedettes de la néo-économie québécoise, celle qui « se met en place sur fond d'apocalypse écologique, de surenchère millénariste et de collectivisation à outrance ». L'important ne consiste plus à faire de l'argent, mais à améliorer la « société », à « être utile », à se sentir « valorisé ». D'où la multiplication de tous ces

spécialistes en gestion du temps...et des sentiments! Tout le monde doit mettre la main à la pâte, adopter « la nouvelle religion égalitaire et indifférenciatrice » mise de l'avant par un Etat omniscient et omniprésent, qu'il s'agisse de nos « bienveillantes » « techniciennes-clowns des CPE », de nos savants professeurs-écrivains, de nos polyvalents fonctionnaires ou autres gentils organisateurs, sans oublier, bien sûr, nos talentueux artistes subventionnés, « enrégimentés (...) selon les codes les plus stricts de l'Internationale Culturelle ».

Socialiser l'homme (proclamait déjà un chancelier bien connu après avoir lu Marx et ses défenseurs) demeure au centre des préoccupations de nos idéologues d'aujourd'hui. Le goût de l'utopie continue de les obséder. Aussi devons-nous nous débarrasser de tout ce qui nous pèse et nous empêche de devenir autre que ce que l'on est. Certains de nos leaders éprouvent même une haine viscérale pour le christianisme. Désormais, à nonne-ton, s'ouvrir au monde signifie se laisser aller, accepter n'importe quoi, jouir pleinement de nos fantasmes et de notre vanité jusqu'à la crise de nerfs, la nausée, l'épuisement, la démission. Dans ce contexte, citons George Steiner : « Comment faire croire aux jeunes que la réussite matérielle, le confort technocratique et les mass media ne sont pas le but de l'homme ? Que la Californie (ou Las Vegas) n'est pas l'Eden? Quelle idéologie est actuellement assez éhontée pour offrir à nos jeunes ce que magnifiquement la théologie appelait la *felix culpa*, l' "erreur heureuse", le risque transcendant d'une authentique croyance? ».

Écoutons Bergeron : « Nous ne connaissons jamais l'amour tel qu'il a pu être vécu il y a soixante ans, entre deux êtres liés par le serment de la loyauté et de l'honneur; notre époque avilissante nous interdit cette élévation dans les sentiments. (...) La haine est (devenue) le moteur de notre libido, le ressentiment notre volupté, le suicide notre horizon ».

Bien sûr, Carl Bergeron présente un visage du Québec moderne que l'on préfère ne pas voir. Raison de plus à mes yeux pour se précipiter sur son livre, un livre écrit avec passion, intelligence et fermeté. Un livre qui tue l'ennui et tient éveillé. Rien d'étonnant dans ce cas s'il échappe à la « robotique d'Etat » et à ses commettants. Carl Bergeron sait que « l'écriture et la lecture appartiennent au monde de la gratuité, monde en péril », disait Jean Renaud. Aussi devons-nous leur donner le sens d'un combat contre toutes les formes d'asservissement que l'on a pu concocter au nom de la liberté.